

soit à la Maison des missions, 102, boulevard Arago, soit chez M. J. Schultz, 9, rue Laffitte.

LESSOUTO

HAMILTON-M. DYKE

Le 13 mars, à neuf heures du soir, s'est éteint à Morija, à l'âge de quatre-vingt-un ans, un des vétérans de notre mission, M. Dyke père. Officiellement retraité depuis de longues années, M. Dyke n'a cessé de prendre une part active à l'œuvre de ses collègues que quand l'âge et la faiblesse lui eurent imposé le repos. Même alors, il était resté, par son ardent intérêt pour les choses de la mission, par ses conseils, et surtout par son intercession fidèle, un membre actif et utile du corps missionnaire. Il exerçait ainsi, avec la vénérée madame Dyke mère (à laquelle il ne survécut d'ailleurs qu'une année), un ministère dont tous ceux qui ont visité Morija ont ressenti les effets. Vivant avec son fils unique, le missionnaire Henry Dyke, il suivait avec une tendre sollicitude la croissance et les progrès de ses petits-enfants. Sa dernière grande joie fut de voir ceux-ci, il y a environ deux ans, trouver une seconde mère en mademoiselle Aline Mabile.

L'hiver dernier, vers Noël, M. Dyke fit une chute à la suite de laquelle il fut privé de l'usage de sa jambe droite. Sa santé générale, excellente jusqu'à ce jour, fut ébranlée par ce choc et par l'immobilité qui en fut la conséquence. Pendant cinq semaines, ce fut son fils qui, jour et nuit, lui prodigua ses soins. Après la rentrée des élèves, il dut partager cette tâche avec *Filipi*, un vieux domestique indigène devenu depuis longtemps l'ami et le collaborateur de ses maîtres, et qui s'en acquitta avec le plus grand dévouement. Vendredi, le 14 mars, l'état du malade s'empira soudain, et, deux jours après, il expirait.

Avant d'écouter le récit que ses enfants nous ont envoyé de ses derniers moments et de ses funérailles, recueillons quelques souvenirs sur la vie qui vient de s'éteindre.

Hamilton Moore Dyke était né, le 9 mai 1817, à Kensington, près de Londres. Cinq ans après, ses parents allèrent s'établir dans la colonie du Cap, le laissant en Angleterre pour y achever son éducation. En 1832, il rejoignit sa famille; quatre ans après, il voyait sa sœur Sara quitter la colonie pour suivre au Lessouto l'un de nos missionnaires, M. Casalis. Lui-même s'était voué à l'enseignement des enfants. Après un stage de deux ans au service de la Société de Londres, il entra, en 1839, au service de la nôtre. Il débuta comme aide de M. Casalis, à Thaba-Bossiou. Le 21 octobre 1847, il reçut la consécration par les soins de l'Église réformée hollandaise du Cap. L'année suivante, il épousa mademoiselle Mary-Jane Archibald, jeune Écossaise née, à Lisbonne, dans une famille originaire de Glasgow.

La carrière active de M. Dyke se partage en deux phases distinctes : la phase missionnaire et la phase scolaire. La première, qui va de 1853 à 1869, fut consacrée à fonder et à diriger la station d'Hermon (1). Son ministère fut béni; l'Église ne comptait pas moins de 200 membres lorsque la fameuse guerre des Boers éclata, et l'activité de M. Dyke fut interrompue par un long séjour qu'il fit à Aliwal-North avec plusieurs de ses collègues. C'est au retour d'Aliwal que M. Dyke fut appelé à se rendre à Morija, où il consacra le reste de sa carrière active à créer et à faire prospérer l'École normale que dirige actuellement son fils. Cette dernière période d'activité ne fut interrompue que par une visite en Europe qui eut lieu de 1875 à 1877, et dont se souviennent encore beaucoup d'amis.

(1) Avant la fondation définitive de la station actuelle d'Hermon, M. Dyke avait fait une tentative pour l'établir sur un autre point de l'État Libre d'Orange.

Ces divers aspects de l'activité de M. Dyke ont été rappelés au jour de ses funérailles : « Il y a plus de cinquante ans qu'il arriva au Lessouto, nous écrit son fils, et en entendant nos indigènes parler sur sa tombe, nous fûmes tous frappés de voir la trace profonde laissée par son activité dans l'esprit des Bassoutos. Toujours calme, il accomplissait l'œuvre que le Seigneur lui confiait avec un sérieux et une régularité qui était pour nous tous une leçon. Si ses successeurs à la direction de l'École normale ont pu obtenir des résultats, ils le doivent avant tout à la solidité des fondements posés par lui au début. Pendant de longues années, les infirmités de l'âge lui interdirent le travail; mais n'était-ce pas un travail d'ordre supérieur que celui qu'il accomplissait en soutenant, comme il le faisait, par la prière de la foi, ceux qui, autour de lui, restaient engagés dans le combat ?

« Pendant les deux derniers jours de sa vie, c'est à peine s'il put parler. Mais les rares paroles qui tombèrent de ses lèvres furent des paroles de louange et d'actions de grâces. « Louez le Seigneur ! Louez Dieu ! » disait-il constamment. Sa dernière parole fut : « Jésus, admirable... glorieux... »

« ... Ce qui dominait en lui, à l'approche de l'heure suprême, c'est moins la joie qu'une ferme assurance, une attente pleine de confiance. Il était obsédé par le sentiment de son indignité personnelle... Quelle leçon d'humilité, en ce temps où chacun ne pense qu'à s'affirmer et à se mettre en avant ! Une de nos sœurs disait souvent que mon père la faisait penser à saint Jean laissant déborder de son grand cœur aimant cette suprême recommandation : « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

« ... Au service funèbre qui vient d'avoir lieu, une nombreuse assemblée entourait la tombe. Un vieillard qui avait été son élève à Thaba-Bossiou — il y a cinquante-huit ans — parla de l'œuvre qu'il accomplit à ce début de son ministère. Un de ses convertis d'Hermon rappela son activité dans cette Église, toujours si chère à son cœur. Un autre, Joël Ntsasa, évoqua les souvenirs de l'École normale à son origine. Le

chef de notre district, Sétha, rappela tous les services qu'il rendit pendant les vingt-neuf années de son séjour à Morija (1). Louis Mabile et moi-même ajoutâmes quelques remarques, et Louis Germond termina par la prière. Outre ces deux frères, nous n'avions, pour représenter la mission, que M. Jeanmairet, preuve tristement éloquente de notre pénurie actuelle d'hommes. En d'autres temps, quatre ou cinq missionnaires français, à tout le moins, fussent accourus du dehors pour se joindre à nous.»

Et, quelques lignes plus loin, M. Dyke ajoute : « Tout nous manque actuellement : le nombre et la qualité des hommes. Jamais la mission n'a été si faible. Les effets de cette indigence se font déjà sentir. Nos chrétiens s'en aperçoivent et en souffrent. Nos collaborateurs indigènes nous en parlent. Qu'allons-nous faire? Aujourd'hui plus que jamais, il nous faut des *conducteurs d'hommes*; nous constituons un *pastorat indigène* : il nous faut des hommes capables de diriger nos pasteurs et de les orienter. Nous ne pouvons que regarder à Dieu et lui demander son secours. »

Puisse cet appel être entendu! Puisse notre mission du Lessouto trouver, pour cette période si sérieuse où elle entre dans la voie de l'autonomie et se transforme graduellement en Église, les hommes dont elle a besoin pour renforcer la phalange trop réduite de ses serviteurs actuels, — comme elle a trouvé autrefois, pour l'établir et la développer, les Arbousset et les Casalis, les Mabile et les Duvoisin, — pour ne nommer que ceux qui ont disparu!

(1) Pendant toute sa carrière, M. Dyke a été, avec plusieurs de ses collègues, un des conseillers les plus sûrs et les plus aimés de la tribu. Les volumes publiés par les soins du gouvernement du Cap, sous le nom de *Basutoland Records*, montrent l'importance de cette partie peu connue de l'activité de nos missionnaires, activité dont le résultat a été de conserver l'existence nationale d'une petite tribu, alors que de tant d'autres tribus il n'est resté que cette poussière inorganique de peuples qui couvre une partie de l'Afrique du Sud.